

PEINTURE

CONCUBINAGE

Gilbert and George et réciproquement

D'une seule voix, les deux artistes pestent contre l'académisme, le puritanisme et la décadence de l'art moderne. God save the pictures !

Romulus et Rémus, Castor et Pollux, Philémon et Baucis n'étaient pas moins inséparables que les artistes anglais Gilbert and George. L'un est né en Italie en 1943, l'autre, un an plus tôt, en Grande-Bretagne. Mais lequel ? Peintres « historiques » modernes, perpétuant la tradition du « grand art », ces artistes, moins sollicités par la peinture que par le photomontage, proposent une vision agonisante de la vie du citadin d'aujourd'hui.

Leurs tableaux, dont on peut voir actuellement, un spécimen de taille à la Nouvelle Biennale de Paris (*Death after life* : 4 mètres de haut sur 11 mètres de long !) illustrent une apocalypse moderne qui n'est pas éloignée de celle de certains vitraux d'église. Effroi, chaos et martyrologie. Au milieu de couleurs choquantes, parmi les masques et les stigmates de l'aliénation urbaine, les artistes se représentent parfois eux-mêmes. Ils prennent alors le visage des deux inséparables larrons, témoins de hasard d'une crucifixion.

LIBÉRATION. — Pourquoi travaillez-vous et signez-vous toujours comme une seule et même personne ?

GILBERT & GEORGE. — Cela élargit l'espace d'expression et de la création. Voyez les couples heureux : mari et femme, roi et reine, etc. Un artiste a besoin de se poser des questions par rapport à son œuvre. C'est difficile, quand on est seul. A deux, chacun peut discuter avec l'autre. On dépasse, ainsi, le « soft art » de l'individu seul et isolé.

LIBÉRATION. — En tant qu'artistes, vous avez « grandi » au cours d'une période dominée par le pop art, le minimalisme et peu après, par l'idée que l'art était mort.

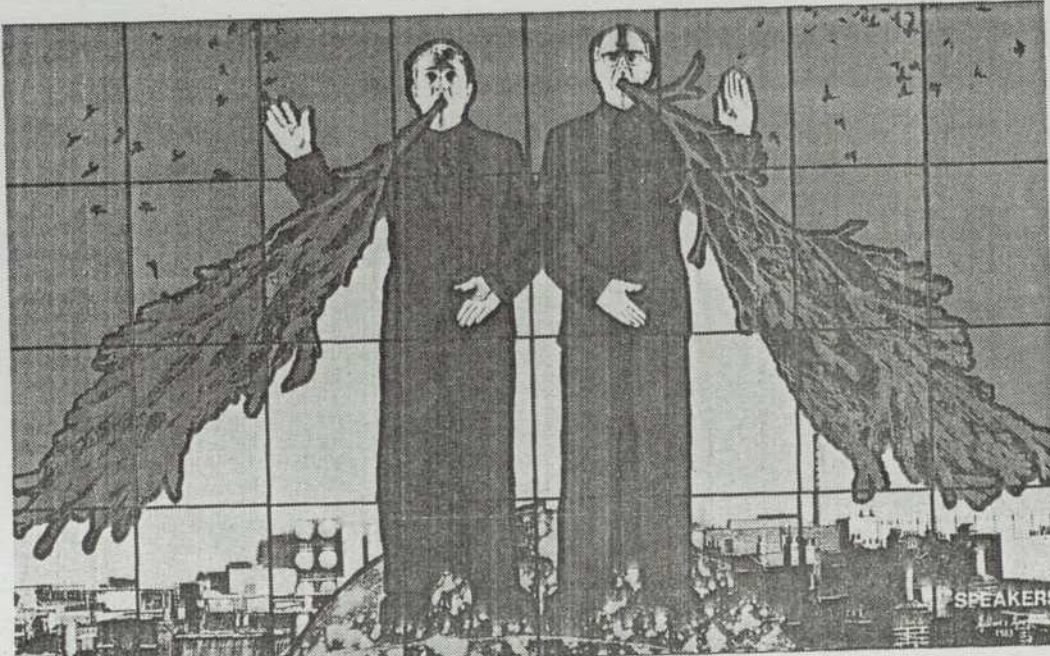
G. & G. — Depuis le début de ce siècle, beaucoup d'œuvres constituent la négation du vrai but de l'art. Celui-ci, de ce fait, devient académique et artificiel. Or, l'art n'est pas une force artistique, pas plus qu'une décoration ou un jeu de style. C'est une nécessité. Aujourd'hui, cela est de plus en plus évident.

LIBÉRATION. — Quelle est la place du sexe et de la religion dans votre travail ?

G. & G. — Le sexe est ce qui existe dans chacun de nous : même tout habillé, on est sexy ! Mais on peut fabriquer des fleurs sexy, des croix sexy... Le sexe est l'un des trois principes de la vie, avec le cerveau et l'esprit. Certaines de nos images ont été élaborées avec le cerveau, d'autres avec le sexe. Et, quant au sentiment religieux, il va toujours de pair avec l'élément sexuel. Le fondement de la morale chrétienne occidentale est partout : dans le domaine économique ou culturel, dans les rues... Tout se concentre dans un seul exemple, celui du Christ sur la croix. Là, on trouve l'argent, l'immoralité, l'éducation, en la personne de cet homme cloué sur la croix. Cet homme qui s'est, en quelque sorte, suicidé. A partir de là, ce qui importait, c'était de ne pas limiter l'élément religieux et de poursuivre dans notre travail la recherche de l'absolu, de ce qui se trouve au-delà du connaissable, des choses ordinaires.

LIBÉRATION. — On dit souvent de vos œuvres qu'elles sont « drôles ».

G. & G. — Nous ne sommes pas du tout d'accord. Satirique, ironique, énigmatique, ce sont des adjectifs qui ne nous concernent pas. Notre travail n'a rien à voir avec le jeu, la plaisan-



« Speakers », photomontage, 1983

terie ou l'amusement : nous nous intéressons à l'espace intérieur de l'homme. Ce qui nous importe, ce sont les sentiments et les sensations de la vie : la tragédie, la beauté, le bonheur, la mort. Nous sommes convaincus que la mort quotidienne est quelque chose de fantastique, elle ne passe pas inaperçue. A la fin, vous verrez mourir nous-mêmes, à travers les métamorphoses de notre visage.

LIBÉRATION. — A une époque où il y a un « retour » à la peinture, et malgré votre participation à l'exposition de « Zeitgeist », vous continuez à employer la photo.

G. & G. — Le « Zeitgeist » était un grand « coup de pinceau ». La plupart des exposants voulaient réagir à une situation donnée, créer une réaction artistique. Nous ne croyons pas aux réactions artistiques ou aux jeux stylistiques, que nous considérons comme une attitude décadente. Nous cherchons le sens de l'art. Le choix de la photo était un refus de la décadence et de la mystique des « fine arts ». La photo est une forme d'expression moderne et directe. C'est un refus du mensonge. Nous voulons que notre travail soit fait comme par magie. Et nous voulons qu'il soit en relation de dépendance avec le temps dont nous disposons pour le faire. Par exemple, nous sortons sans répit pendant trois mois, puis nous nous mettons au travail. Or, le langage est déjà présent : quinze mille images environ, avant de commencer une nouvelle composition. Nos modèles ne sont pas des professionnels. Ce sont des personnages de la vie quotidienne que nous payons vingt-cinq livres par séance. C'est vraiment fascinant ! Au début, ils ont peur. Après, ils prennent l'habitude de poser et commencent, peu à peu, à se vider. A la fin, beaucoup d'entre eux sont totalement épuisés.

LIBÉRATION. — L'artiste doit-il communiquer avec le public ?

G. & G. — Bien sûr. L'artiste est celui qui donne : des idées, des rêves, des craintes, les sentiments des hommes. Que reste-t-il de la vie à travers le temps, au-delà de l'art ? L'esprit de l'art ! Voilà ce que nous cherchons à donner. C'est pourquoi nos

sources ne résident pas dans l'art ou dans l'histoire de l'art. On ne se laisse pas influencer par d'autres artistes. On regarde seulement à l'intérieur de nous-mêmes et autour de nous. Nous pensons qu'il est impossible de faire de l'art en regardant de l'art. Notre source, c'est la vie.

LIBÉRATION. — En dehors des films que vous avez fait, avez-vous écrit des livres ?

G. & G. — *Dark Shadow*. Un livre radical qui parle de notre conception de la vie et dans lequel le mot « vie »

a été remplacé par le mot « boire ».

LIBÉRATION. — Vous êtes les premiers artistes anglais qui auront un show au Guggenheim Museum de New York. Que pensez-vous de cette exposition, qui a débuté en février, à Baltimore ?

G. & G. — Pour commencer, l'organisateur ne nous a pas laissé choisir librement les pièces de la collection. Il se sentait obligé de censurer plusieurs œuvres sur le sexe, car il craignait des réactions agressives, voire violentes, du puissant groupe intégris-

te Moral Majority.

Par la suite, il y eut des réactions plus positives, surtout de la part du public. En voici deux exemples. Dans une ville, qui compte 40 % de Noirs, nous étions, lors du vernissage, entourés de « spécialistes » d'art blancs. Alors, un Noir s'est approché de nous en disant : « J'aime l'art. Mais à chaque fois que j'ai cherché à aller vers les artistes, ils m'ont snobé. Vous, les gars, vous parlez avec le cœur ! » Deuxième exemple : un petit garçon est venu nous voir avec sa mère. Ils nous a dit qu'il aimait la pièce intitulée *Trapt* parce qu'il s'y voyait entouré de tout le monde : sa mère, son père, d'autres parents, etc. Il voulait même venir à Londres, avec nous.

Ces deux événements nous rassurent. Ils sont la preuve que notre œuvre parle au public, qu'il l'oblige à se tenir devant les tableaux et à faire une sorte de confession. Cela correspond à notre but. On veut rester loin des salons.

On aimerait bien exposer un jour en URSS, afin d'observer, là-bas, les réactions du public.

Propos recueillis
par Démosthène DAVVETAS

• Gilbert and George, the Solomon R. Guggenheim Museum, 5th Avenue 10021, New York, - USA, jusqu'au 16 juin.

• Nouvelle Biennale de Paris, jusqu'au 21 mai.

• Gilbert and George exposent régulièrement à la Galerie Crouzel-Hussenot, 81, rue Quincampoix, 75003 Paris, 887.60.80.